

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 11 FEVRIER 1899.

No. 208

SOMMAIRE :

Potins, *Vieux-Rouge* -- Quel avenir! *Rigolo* -- *Dégénérés, Impartial* -- Les livres d'écoles, *Pater Familias* -- L'esprit de parti, *Libéral* -- Le Siftonisme, *Cunayen* -- Projets Impérialistes, *Franc Libéral* -- Ça et là, *Cocardasse* -- L'Athène de la Sprée -- A propos de l'âme celtique.

POTINS

Evidemment le monde politique n'est pas dans son assiette. Chaque jour nous apporte quelque nouvelle surprise. La dernière est la démission de M. Arthur Dansereau comme maître de poste de Montréal pour rentrer dans le journalisme.

Quand nous disons surprise, nous parlons pour le commun des mortels. Pour ceux qui connaissent le dessous des cartes, ils savent qu'il y a longtemps que l'affaire se préparait.

M. Arthur Dansereau, auquel nous essayions de rendre justice dans ces colonnes mêmes, il n'y a pas longtemps, fut autrefois un rude adversaire pour le parti libéral. Il y avait beaucoup d'hommes qui ne lui avaient pas pardonné. Sachent qu'il ne s'était jamais complètement désintéressé des choses de la politique, ils désiraient sa destitution comme châtement. Ces partisans désintéressés trouvèrent naturellement l'appui des chercheurs de places qui n'en souhaitaient pas de meilleure. De vieux amis de M. Dansereau ne

Les conditions d'abonnement au RÈVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

dédaignèrent même pas d'intriguer contre lui pour le faire partir.

Mais il paraît que M. Dansereau serait resté au service du gouvernement fédéral aussi longtemps qu'il l'aurait voulu. Les ministres de la province de Québec craignaient sa rentrée dans la politique active. Car ces grands hommes, qui prétendent tenir le pays sous le charme, sont si faibles en réalité qu'il ont peur d'un homme.

M. Dansereau avait d'autres raisons pour démissionner. Depuis longtemps il était sollicité de prendre la direction de la *Presse* qui lui offrait un salaire princier. Dégoûté des intrigues qui se faisaient autour de lui et dont il était mieux informé que personne il a finalement décidé d'accepter ces offres.

La rentrée de M. Dansereau dans le journalisme est un événement qui méritait d'attirer l'attention. On n'en aurait pas parlé autant toutefois, s'il ne s'y rattachait une question d'intérêt politique.

Quelle attitude va-t-il prendre ?

Il est loin d'être certain que l'ancien rédacteur de la *Minerve* soit disposé à pourfendre le parti libéral comme autrefois. La *Presse* tient à son titre de journal indépendant et proclame dès maintenant qu'elle n'entend se faire l'outil d'aucun parti. M. Berthiaume est irrité contre une faction considérable du parti conservateur, à commencer par Sir Charles Tupper, qui veut un autre organe à Montréal. On n'est pas loin de la guerre ouverte.

Puis, il s'est passé bien des choses depuis la retraite de Chapleau de la politique. Le public ne connaît, ne soupçonne qu'une partie des négociations entre l'ancien tribun adoré des Conservateurs et

Joseph-Israel Tarte. M. Dansereau a été mêlé à tout cela. Son voyage à New-York, où se trouvait précisément le ministre des travaux publics, au moment où il va prendre la direction de la *Presse* n'est pas sans importance, quoiqu'on en dise.

On est si bien à l'étranger pour aborder les questions délicates.

M. Dansereau, dont les talents de diplomate sont bien connus, pouvait peut-être aider M. Laurier à sortir du pétrin où il s'est mis avec sa commission internationale.

Chose certaine, M. Dansereau est allé à New-York sur l'invitation spéciale d'un ministre.

Attendons, et n'oublions pas que nous sommes dans une période d'évolution politique.

Au sujet de la succession de M. Dansereau, on a mentionné le nom de M. Beau-soleil. Nous ne savons si le député de Berthier accepterait la place. Chose certaine, il ne l'a pas demandée. Nous le connaissons assez pour pouvoir prendre sur nous de faire cette affirmation.

VIEUX-ROUGE.

PAUVRES, VOUS SEREZ RICHES

Avec l'aide du BAUME RHUMAL, car il vous conservera la santé, qui est la première et la meilleure des richesses. 18

Quel heureux pays que notre cher Canada depuis l'avènement de Joseph-Israel Tarte. Voyez plutôt ce qu'en dit le *Temps* d'Ottawa :

" Il n'y a plus à en douter, le Canada est la terre promise moderne. De partout l'on y vient et l'on veut y venir. "

Et dire qu'il y a encore des Canadiens qui ne comprennent pas leur estimable bonheur :

QUEL AVENIR !

L'Empire britannique est une grande institution — le plus impérial des empires que des hommes impériaux aient jamais eu l'honneur de former. C'est un grand privilège pour le Canada de pouvoir faire partie, même à titre de colonie, de cette superbe création du progrès humain, de la sagesse et du courage. Fiers d'être les sujets des sujets de Sa Majesté glorieusement régnante, comme disait jadis Sir Joson, — pardon, — M. J. X. Perreault, les Canadiens ont été pris depuis quelques années d'un désir ardent, frénétique de maintenir la gloire de l'Empire — laquelle gloire brille d'un éclat égal à celui du soleil qui ne se couche jamais pour elle, et répand les effets bienfaisants de sa splendeur éblouissante sur toutes les bosses de la boule terrestre, portant la fortune et le bonheur à tous les bons citoyens, y compris les faux sujets de diverses couleurs, depuis la Grande Ripousse de Ste-Agathe jusqu'aux sommets les plus élevés des Himalayas.

Malgré sa grandeur, l'Empire britannique ne peut que continuer à s'accroître et à surpasser le reste du monde en tout, si chacun de ses habitants veut faire son devoir, non-seulement en buvant à sa santé les jours de jubilé, mais surtout en observant plusieurs autres ordonnances moins agréables. Chacun doit apporter sa part de travail et de sacrifices, suivant ses moyens et sa position sociale. Les uns se contenteront, comme par le passé, de boire sa santé dans du champagne ou de la petite bière, d'autres continueront à mentir pour exalter sa gloire, d'autres iront se faire tuer pour étendre sa domination sur quelque région sauvage dont les indigènes auront l'inestimable bonheur d'être

massacrés pour établir aux yeux de l'univers que la race anglo-saxonne conserve toujours sa vigueur avec ses idées civilisatrices.

Mais, pour ceux du moins qui croient que la race anglo-saxonne — comme notre Laurier à nous autres l'a si ben dit — a été créée et mise au monde avec la mission spéciale de mettre le dernier clou à l'édifice du progrès humain, malgré tous ces dévouements, il manquera encore quelque chose.

Nous savons tous le grand rôle, la destinée sublime que la Providence a assignée au Canada en le soustrayant si à propos du joug de la France qui allait devenir républicaine et autre chose aussi. Ce rôle, c'est de servir de trait-d'union entre les tronçons épars de la glorieuse race anglo-saxonne, composée principalement d'Allemands, d'Hindous, de nègres, de Boers et de quelques Canayens. Depuis bien des années, nos grands hommes qui vont se faire admirer à Londres, font de belles phrases sur ce thème. Ma pauvre plume essaierait en vain de reproduire leurs pensées ultra magnifiques. Ces grandes idées sont insaisissables dans leur splendeur comme les couleurs de l'arc-en-ciel.

Cela n'empêche que le Canada ait son rôle à jouer et que l'heure est arrivée de nous montrer fidèles aux promesses faites par nos ambassadeurs autant que reconnaissants pour les belles décorations qu'ils ont reçu de cette généreuse et bien-aimée mère patrie.

Nous ne pouvons guère envoyer des corps d'armée en Orient. Malgré les exploits des voyageurs canadiens sur le Nil et l'immortelle bataille de la Butte-aux-Français, dont la gloire est venue rehausser l'éclat de notre blason, il faut bien confesser que nos habitants ont un peu

perdu l'esprit militaire ; et qu'ils ne consentiraient plus à laisser leurs familles vivre d'herbages dans les bois tandis qu'ils iraient se faire tuer sur les champs de bataille, comme au temps de la Pompadour.

Mais, si nous n'avons pas de soldats, nous avons de l'argent, et c'est une valeur qui compte chez John Bull. Le Canada n'est-il pas un pays ridiculement vaste, peuplé et prospère. M. Tarte n'a-t-il pas déclaré qu'il ne sait plus que faire des taxes que les habitants trop riches persistent à vouloir payer.

Alors voilà une première idée. Nous allons donner un demi-million ou plus par année pour commencer par établir une ligne de steamers terriblement rapides, ce qui permettra aux troupes impériales de traverser l'océan aussi vite que celles du czar pourront courir par chemin de fer. Poursuivant notre idée, nous donnerons encore quelques millions pour l'établissement d'un câble transpacifique purement et exclusivement impérial, et, enfin, nous aurons sur le Pacifique une ligne de steamers non moins rapide et non moins subventionnée que celle ci-dessus mentionnée afin que la question de revenu n'embarasse personne. Enfin nous pourrions accorder la libre entrée aux produits de l'Empire, afin que ces lignes impériales aient quelque chance d'avoir un peu de trafic.

Alors, s'il ne prenait pas envie à ces chers Américains de nous annexer, l'Empire serait consolidé, et Albion daignant enfin se montrer reconnaissante, M. Laurier, — si Dieu nous le conserve — pourrait réaliser son rêve d'aller siéger au Parlement impérial, à côté de son ami Blake, qui n'oserait plus parler de "Home Rule," cette fois-là.

Il n'y aurait plus de sujets des sujets alors — nous serions tous également maî-

tres dans ce grand et glorieux empire; partant ayant tous droit de vivre par l'empire comme par pour l'empire. Ce serait la récompense suprême. Tous les grands empires d'autrefois n'ont-ils pas accordé des privilèges à leurs citoyens qui leur permettaient de s'enrichir aux dépens des barbares étrangers. A l'exemple des armées de Rome ou de l'Espagne, nos soldats iraient chercher l'or et l'argent chez nos peuples tributaires, les races inférieures. Les impôts seraient abolis dans l'Empire, les richesses incalculables et à découvrir de chaque nouvelle possession servant à garantir les emprunts qui pourraient devenir nécessaires. Dans ces conditions notre bonheur serait parfait et l'Empire marcherait de l'avant avec une magnificence qui éblouirait toutes les autres nations,

Et dire que le Canada peut contribuer à la réalisation de ces grandes conceptions, en faisant l'avance de quelques misérables millions.

RIGORO.

DEGENERES

La *Vérité* vient de faire une grande colère à l'occasion des rognures que certains évêques pratiquent ou maigre et à l'abstinence pour le prochain carême. S'il n'en tenait qu'à M. Tardivel, tous les Canayens seraient mis au pain et à l'eau pendant quarante jours. Mais comme l'Eglise ne lui a pas encore cédé toutes ses prérogatives et qu'elle conserve toujours celui de réglementer le menu des chrétiens, il doit se rabattre sur la seule consolation qui lui reste et dont il fait un soigneux abus : tomber sur les gens que les évêques désirent choyer. Citons :

L'Eglise, en bonne mère, adapte sa discipline à la faiblesse de ses enfants, faiblesse qui va toujours augmentant. Si nous devons être reconnaissants à l'Eglise de sa commisération, nous devons aussi reconnaître que cet adoucissement des rigueurs du carême est un sujet de confusion et de honte pour nous. Avec tous nos prétendus progrès scientifiques, nous sommes plus que jamais sujets à la maladie. A mesure que nos savants découvrent un remède contre telle affection, d'autres maux, jadis inconnus, se développent et affligent nos pauvres corps.

Puis nos âmes s'affaiblissent en même temps que nos corps, et d'une façon plus alarmante encore.

Combien de catholiques ont assez de forces physiques pour se livrer à toutes sortes de divertissements épuisants : bals, réceptions, veillées prolongées, pendant tout le cours de l'hiver, et qui, rendus au carême se déclarent absolument incapables d'observer la loi du jeûne et de l'abstinence !

En vérité, si nous devons être reconnaissants envers l'Eglise qui a pitié de nos misères physiques et surtout morales, nous devons rougir de nous-mêmes. Nous ne sommes plus qu'un tas de dégénérés. Nous ne valons pas cher, ni pour ce monde ni pour l'autre.

Ne dirait-on pas que la *Vérité* est l'organe des marchands de poissons auxquels nos évêques jouent de si mauvais tours ?

Nous sommes donc dégénérés. Et comme il paraît, d'un autre côté, que c'est le clergé qui nous a formé et mené jusqu'ici, ça jette un peu de confusion dans les idées reçues. Il y a plus : si nous sommes rendus à ce point, pourquoi nous imposait-on, il y a quelques années, un jeûne extra pour rendre le Très-Puissant moins sévère à l'égard de messire Guyot ? Tout cela ne paraît pas très clair. Ce qui ne l'est pas plus, c'est encore le fait que les rognures au carême ne sont pas permises dans tous les diocèses. Est-ce juste pour les autres dégénérés d'être ainsi oubliés ? La parole est à M. Tardivel.

IMPARTIAL.

Les livres d'école

Nous donnons ci-après la liste et les prix des livres d'école autorisés par la Législature d'Ontario :

PUBLIC SCHOOLS. (SCHEDULE A.)

First Reader, Part I	\$0 10
First Reader, Part II.....	0 15
Second Reader.....	0 20
Third Reader.....	0 30
Fourth Reader.....	0 40
High School Reader	0 50
Public School Arithmetic.....	0 25
Public School Algebra and Euclid	0 25
Public School Geography.....	0 75
Public School Grammar	0 25
Public School History of England and Canada.....	0 30
History of the Dominion of Canada, Clément [for Fifth Form].....	0 50
Public School Drawing Course — each number.....	0 05
Public School Physiology and Temperance.	0 25
Public School Writing Course.....	0 07

French-English Readers :

First Reader, Part I.....	\$0 10
First Reader Part II.....	0 15
Second Reader.....	0 25
Third Reader.....	0 35

German-English Readers :

Ahn's First German Book.....	\$0 25
Ahn's Second German Book.....	0 45
Ahn's Third German Book.....	0 45
Ahn's Fourth German Book.....	0 50
Ahn's First German Reader.....	0 50

HIGH SCHOOLS AND COLLEGIATE INSTITUTES. (SCHEDULE B.)

English :

High School Reader	\$0 50
High School English Grammar.....	0 75
High School English Composition.....	0 50
High School Composition from Models ...	0 75

History and Geography :

High School Geography	\$1 00
High School History of England and Canada.....	0 65
High School History of Greece and Rome.	0 75
History of the Dominion of Canada, Clément.....	0 50

<i>Mathematics :</i>	
High School Arithmetic.....	\$0 60
High School Algebra	0 75
Eléments of Algebra, McLennan	0 75
High School Euclid [Books I, II, III, 50 cents].	0 75

<i>Classics :</i>	
First Latin Book	\$1 00
Primary Latin Book	1 00
High School Beginner's Greek Book	1 50

<i>Moderns :</i>	
High School French Grammar ^o	\$0 75
High School French Reader.....	0 50
High School German Grammar.....	0 75
High School Reader.....	0 50

<i>Science :</i>	
High School Physical Science. Part I, 50 cents ; Part II	\$0 75
High School Botanical Note Book. Part I, 50 cents ; Part II.....	0 60
High School Botany, Part II.....	0 50
High School Chemistry	0 50

<i>Bookkeeping and Drawing :</i>	
High School Bookkeeping	\$0 65
High School Drawing Course, each number ..	0 10

TRAINING SCHOOLS. (SCHEDULE C)

<i>County Model School :</i>	
School Management, Millar.....	\$1 00
School Management, Baldwin (Canadian Edition)	0 75
Public School Physiology and Temperance	0 25
Psychology applied to teaching, Baldwin	1 50
Public School Agriculture	0 40

<i>Normal Schools :</i>	
Outline of Man, Hopkins	\$1 25
Lectures on teaching, Fitch	1 00
School Management, Millar	1 00
School Management Baldwin	0 75
Educational Reformers, Quick.....	1 25
Applied Psychology, McLennan.....	1 00
First Year at School, Sinclair.....	0 50
Infantry Drill, as revised by Her Majesty's [last edition]	0 40
Hints on Teaching Arithmetic, McLean ..	0 50

<i>Ontario National College :</i>	
Applied Psychology, McLennan.....	\$1 00
Education, Spencer	0 50
School Management, Millar	1 00
School Management, Landon	1 50
Educational Reformers, Quick.....	1 25

Infantry Drill [latest edition]	0 40
Physical Culture, Houghton.....	0 50
Physical Education, McLaren, Part II ; section II and III	2 00

(SCHEDULE D.)

Green's Short History of the English People	\$1 50
Jeffer's History of Canada (Primer).....	0 30
Todhunter's Euclid [Books I, II and III, 40 cents]	0 75
Bradley's Arnold's Latin Prose.....	1 25
Public School Music Reader	0 40
High School Music Reader.....	0 75
Goodwin's Greek Grammar	1 25
Harkness' First Greek Book.....	0 90
Public School Agriculture	0 40
Schmitz's History of Greece and Rome... ..	0 75
Fasquelles-Sykes' Lessons in French.....	0 75
Les Grandes Inventions Modernes.....	0 50

TEACHERS' READING COURSE FOR 1898.

(SCHEDULE E.)

Teaching the Language-Arts, Hinsdale..	\$1 00
Education of the Greek People, Davidson.	1 50
The Old Régime in Canada under Louis XIV, Parkman.....	1 50
.....
PATER FAMILIAS.	

Veillons sur la santé, bien le plus précieux,
 Un rhume négligé peut devenir fatal,
 Il faut dès le début — le plus tôt est le mieux
 Combattre ses effets par le BAUME RHUMAL.

L'ESPRIT DE PARTI

On discute depuis longtemps l'attitude des partis dans l'administration des affaires des pays jouissant d'un régime constitutionnel. Cette question semble avoir un regain d'actualité depuis quelque temps. Ecrivains grands et petits s'en occupent chacun à leur point de vue. Le professeur Goldwin Smith parlant de l'état des partis politiques en Angleterre, constate que les anciennes lignes de démarcation entre les torys et les libéraux s'effacent, que les questions s'embrouillent, que les hommes oublient les anciennes doctrines dans la lutte pour la popularité.

Il prédit que les partis tels qu'ils existaient autrefois ont fait leur temps et que le siècle prochain verra surgir d'autres instruments de gouvernement constitutionnel.

Nous faisons la part du pessimisme dans cette appréciation. De tout temps il y a eu des politiques qui ne se font guère scrupule de mettre les principes au rancart pour obtenir ou conserver une place. Et ce brocantage, ces voltes-faces, ne sont ils pas incompatibles avec l'esprit de parti le plus aveugle.

Nous dirons même que certaines transactions entre hommes politiques, qui se trouvaient autrefois aux antipodes quant aux questions de principes, ne sont possibles que lorsque l'esprit de parti a remplacé la raison, que l'ignorance des uns et la rapacité des autres font tout oublier, pourvu que le parti soit au pouvoir. On ne s'occupe plus de savoir si les hommes tentent seulement d'appliquer les principes qui figureraient autrefois à son programme.

Un journal orthodoxe faisait l'autre jour le portrait suivant de la situation dans notre province :

" Tout par le parti, tout pour le parti. " c'est la formule de nombre d'électeurs et d'élus de notre pays. Rien de bon en dehors du parti, tout bon en lui, ou à peu près. Le parti avant tout ; le parti après tout ; le parti surtout ; le parti quand même ; toujours le parti ! Les chefs du parti, grands et petits, vieux et jeunes, honnêtes et fripons, intelligents et médiocres, fidèles et infidèles à leur programme, peu importe : c'est le parti ! Les journaux de parti, sincères ou menteurs, rédigés ou barbouillés, polis ou grossiers, chrétiens ou païens, peu importe : c'est le parti ! Ce qu'ils disent, ces journaux et ces chefs, c'est vrai ; ce qu'ils font, c'est bon ; ce qu'ils commandent et suggèrent, c'est excellent ! Le parti, c'est la chose sainte, sacrée, à laquelle il ne faut pas toucher sous peine de sacrilège.....

.....

Cet état de choses est une honte et une calamité nationale, en même temps qu'une cause de perturbation de l'ordre chrétien. On en est arrivé à un tel point que le but final de toute carrière politique est presque invariablement une position ; et à cette faim des positions officielles et à cette soif des honneurs politiques, sont at-

tribuables l'acrimonie et la brutalité qui caractérisent nos luttes électorales. Il en est résulté un système électoral corrompu, éhonté, et qui ne se retrouve nulle part dans les vieux pays. Il serait impossible de mesurer d'un seul trait l'étendue de la corruption épouvantable opérée chez notre peuple durant ces périodes de débauche électorale. Aussi lorsqu'on voudra réagir contre l'état de choses existant, lorsqu'il se trouvera dans notre province, assez de sages et honnêtes gens pour mettre un terme à ce spectacle triste et dégoûtant, l'on aura d'abord à refaire l'éducation électorale de notre peuple. Le système d'éducation étant le même pour les deux partis politiques, il s'en suit que les mêmes effets découlent des mêmes causes. Il faut de l'argent pour faire les élections, chez les bleus comme chez les rouges ; cet argent est fourni par des entrepreneurs, des manufacturiers, etc. Quand les élus du peuple prennent en main la gestion des affaires du pays, quand ils ont fait serment devant les hommes et devant Dieu d'administrer honnêtement le bien public, ils commencent par faire face, d'abord, aux obligations contractées par eux envers ces fournisseurs qui les ont gorgés d'argent en temps d'élection. Alors on peut facilement s'expliquer cette dilapidation des deniers publics, ces contrats scandaleux, ces transactions véreuses qui marquent le passage de tous nos ministères au timon des affaires du pays "

Assurément personne n'osera prétendre qu'il n'y ait beaucoup de vrai dans ce portrait.

Les libéraux qui, autrefois, prétendaient se distinguer des conservateurs sous ce rapport, qui disaient avec orgueil qu'ils combattaient pour des principes, oseraient-ils émettre les mêmes prétentions depuis que Tarte et consorts sont entrés dans le parti ?

Non.

L'entrée de l'ancien valet de Sir Hektor Langeviu dans les rangs du parti libéral l'accueil qu'on lui fit, la part d'influence qu'on lui accorda, tout indiquait que les anciennes traditions de respect et de fidélité aux principes n'étaient plus de mise.

Si on en doute on n'a qu'à lire l'article du *Globe* du 4 courant. Le journal de Toronto se réjouit cyniquement du fait qu'il n'y a plus de grande différence entre les Conservateurs et les Libéraux. Ceux-ci font parade de leur loyalisme

au moins autant que ceux-là. La question du tarif n'en est plus une, depuis que les Libéraux ont accepté celui des Conservateurs. Le chef libéral reconnaît l'utilité d'un sénat inamovible.

Qu'est-ce qu'il peut bien rester à faire ? se demande le *Globe*. Il ne reste qu'à se battre pour les places

Il y a longtemps que le RÉVEIL prétend que la direction donnée au parti libéral par ses nouvelles recrues nous conduisait à l'enterrement des principes. Nous n'avons plus de partis, mais des factions, qui agitent le pays autour de leurs intérêts personnels, qui fanatisent le peuple par leurs appels démagogiques afin de l'empêcher de se passionner pour des idées et d'avoir des aspirations nationales.

Certes, nous croyons comme Godwin Smith, que dans ces conditions les partis politiques existants sont condamnés à disparaître. Mais ce sera pour céder la place à un parti composé d'hommes qui savent respecter leurs principes et leurs promesses. Comme le disait Lincoln, dans un langage qui provoquait jadis l'admiration de M. Laurier : " You can't fool all the people all the time. "

LIBÉRAL.

Le Siftonnisme

Les derniers courriers d'Europe nous apportent des nouvelles qui vont réjouir le cœur des admirateurs de la politique du ministre de l'Intérieur et de ses protégés, les Galliciens et autres gentils Slaves.

Malgré les efforts et l'éloquence des agents de M. Sifton, tous les Galliciens qui sont forcés de quitter leur pays ne viennent pas s'établir au Canada. Un grand nombre, paraît-il, ont préféré traverser la frontière sud de la Gallicie pour s'établir dans le nord de la Hongrie. Là, avec l'aide des Juifs, ils n'ont pas tardé à mettre en pratique les principes qui les font se distinguer déjà dans notre Nord-Ouest. Les pauvres Hongrois ne sont plus maîtres chez eux. Par violence ou par astuce, les nouveaux venus ont réduit les indigènes à la plus grande misère et les

chassent de leur propre patrie. Les choses en sont rendus à un tel point qu'un journal israélite de la région déclare qu'il a honte de la conduite de ses coreligionnaires. Mais les Galliciens n'ont seulement pas de journal national pour rougir pour eux.

Vous allez peut-être dire que ce ne sont pas là précisément des faits de nature à engager un pays à rechercher les immigrants galliciens.

C'est que vous ne connaissez pas le Siftonnisme.

Si les Hongrois, qui ne sont pas les gens les plus exigeants du monde, n'ont pu supporter le voisinage des Galliciens, ne s'ensuit-il pas que les Canadiens, qui aiment à vivre avec des gens civilisés, vont vite céder la place au Nord-Ouest, vers lequel de bons curés s'acharnent encore à entraîner nos compatriotes au nom du patriotisme. Et n'est-ce pas là le suprême désir de Sifton et de son école, se débarrasser des Canadiens-français.

N'est-ce pas qu'elle est belle la politique de conciliation, de protection égale pour toutes les races ?

Quant à nous, si nous ne pouvons tenir tête à ces gens-là, nous pourrions au moins nous exempter de donner notre argent aux chemins de fer en restant chez nous.

CANAYEN.

PROJETS IMPERIALISTES

Le principal Grant, dont on connaît la manie de parler sur tout et à propos de tout, vient de faire un discours sur les services rendus à l'Empire par le Canada. Le révérend commence par nous déclarer qu'il déteste l'indépendance pour le Canada. Il trouve qu'il est absurde de croire que six millions d'hommes peuvent se gouverner eux-mêmes sur le sol de l'Amérique de Nord. Notre seule chance de salut est de rester liés à l'Angleterre *ad vitam eternam*.

Partant de là, ce brave homme se félicite naturellement de l'adoption du tarif préférentiel et de l'adoption du tarif préférentiel et de l'*Imperial penny-postage*. Il désire même que le Cana-

da aille encore plus loin dans cette voie. Il est bien vrai que l'Angleterre ne nous a pas encore témoigné sa reconnaissance d'une manière bien tangible ; mais ça viendra : M. le principal Grant le dit.

Or, donc, le révérend gentleman nous propose six choses que le Canada pourrait encore faire pour l'Empire. Ce serait d'abord d'aider Terre-neuve et cette pauvre Angleterre à payer à la France une indemnité convenable pour la désintéresser de ses droits dans les pêcheries des Grands Bancs.

Ensuite nous pourrions accentuer notre tarif préférentiel ; établir un "Royal Naval Collège" à Halifax pour des marins à l'Angleterre, augmenter notre milice, avoir une loi de faillite spécialement faite pour protéger les exportateurs anglais et contribuer à construire le câble du Pacifique pour relier toutes les parties de l'Empire.

Et voilà.

Sous l'inspiration du nouveau libéralisme il ne saurait plus être question des intérêts du Canada comme individualité distincte. Au même instant où on nous flatte en déclarant que nous sommes une nation, on nous enseigne que notre devoir suprême c'est de payer les vieilles dettes de l'Empire, de secourir les colonies qui tombent en banqueroute et de nous endetter pour les armées anglaises et pour assurer les communications de la métropole avec ses possessions lointaines.

Le Canada n'est-il pas le plus beau joyau de la couronne britannique ?

Noblesse oblige, parbleu.

Et il faut voir comme nos habitants y mettent de l'entrain.

Mais vienne une mauvaise année

FRANC LIBERAL.

Tout rhume contient des germes de consommation. Le BAUME RHUMAL tue les germes radicalement. Ceux qui l'ont essayé ont été guéris. N'acceptez pas d'autre remède : le BAUME RHUMAL n'est égalé par aucune préparation similaire.

16

CA ET LA

Le *Soleil* dit :

"Nous avons écrit à un de nos amis de Montréal, pour lui tenir quelques renseignements sur MM. Hutchison et Oughtred, les avocats chargés de reprendre les procédures contre M. Pacaud, pour le recouvrement des \$100,000 payées par l'hon M. Garneau à la compagnie du chemin de fer de la Baie des Chaleurs.

"Voici ce que l'on nous répond :

"Hutchison est un libéral, mais je ne sais pas qu'il ait jamais fait de grands sacrifices pour le parti. Il a soigné ses affaires d'abord et celles du parti ensuite.

"Quant à Oughtred, c'est un bleu de l'azur le plus foncé et violent en politique."

Etre poursuivi par un gouvernement ami, c'est déjà assez désagréable ; mais M. Pacaud s'était soumis de bonne grâce dans l'intérêt du parti — publiquement, du moins.

Que ce parti donne sa cause à des avocats bleus, c'est une autre histoire. C'est, comme disent les Anglais, *adding insult to injury*.

Pour une fois M. Pacaud à nos sympathies.

Le rédacteur du *Moniteur du Commerce*, on le sait, à pleine conscience des immenses responsabilités qui reposent sur ses épaules. Parlant du journalisme il s'écrie avec une prudence qu'on ne saurait trop admirer :

"Si c'est ce qu'on appelle le progrès nous n'en sommes pas et, pour notre part, nous dégageons dès maintenant des effrayantes responsabilités que l'avenir, troublé par les écarts de la presse jaune d'aujourd'hui, ne manquera pas de rejeter sur les épaules du journalisme."

On ne saurait trop prendre ses précautions pour se présenter devant l'histoire.

Le *Globe*, de Toronto, fait la remarque que les dépenses dont le budget des Etats-Unis va être grévé par suite de la récente guerre, auront pour effet d'assurer le maintien du tarif McKinley sous prétexte qu'il faut des revenus.

C'est parfaitement vrai ; comme il est vrai que les extravagances de Tarte & Cie mettent le parti libéral dans l'impossibilité d'accomplir sa promesse de réduire les impôts qui pèsent sur le consommateur canadien.

Décidément le *Globe* persiste dans son système de dire des vérités dont ses lecteurs peuvent facilement faire l'application contre certains ministres.

* * *

Un des irrépressibles reporters de la *Presse* nous parle d'un " sleigh léger qu'on appelle en anglais *cutter*."

Et en français, comment peut-on bien nommer ça ?

* * *

Un correspondant du *Globe* s'évertue une colonne durant à démontrer que les ministres libéraux ont changé d'opinion sur la question du tarif depuis 1878. Nous ne sommes pas aussi exigeants : si on s'en tenait seulement aux promesses de 1896.

*
* *

On se rappelle avec quelle superbe prudence les grits d'Ontario se voilèrent la face quand le parti conservateur organisa une souscription en faveur de Sir John A. Macdonald. Voici maintenant qu'un correspondant du *Globe* propose d'organiser une souscription semblable pour offrir une bourse à M. Laurier, qui est pauvre.

Plus ça change, plus c'est la même chose. Ça va être au tour des Conservateurs à se voiler la face.

• Nous ne sommes pas de ceux qui croient que les admirateurs d'un homme public n'ont pas le droit de lui offrir une bourse publiquement et ouvertement, et nous ne ferons pas au chef libéral l'injure de croire que sa conduite comme ministre pourrait être influencée par une liste de souscription.

Ce que nous désirons faire remarquer, c'est tout simplement que l'esprit de parti fait dire bien des sottises qu'on regrette plus tard. Mais le peuple a si peu de mémoire.

L'ATHENES DE LA SPREE

Quand on parle des Athéniens modernes devant un auditoire de Parisiens, personne ne pense qu'il soit impossible de se méprendre sur cette appellation, et, ingénument, ils se croient désignés eux-mêmes. Quand on se sert de cette location devant les Berlinoises, il n'y a pour eux non plus de doute. Mais ils entendent du premier coup que l'Athènes moderne, c'est Berlin. *Spree-Athen* est le surnom ordinaire que le Berlinoise donne à sa ville natale. Il y a là une prétention qui nous semble nouvelle, mais qui est très ancree chez lui. Un fin lettré, qui signe Luc Gersal, vient de la discuter spirituellement dans une description très vivante et très informée qu'il nous a donnée du Berlin actuel. Et il n'a pu la souligner d'une ironie plus délicate qu'en se disant lui-même un Béotien.

C'est un livre à lire. Une foule de livres ont été écrits en France sur Berlin, depuis vingt ans. Il restait à faire un livre exact. Celui que nous signalons est plus robuste, plus nourri d'impressions neuves que la plupart de ceux qui l'ont précédé. Visiblement, il n'a pu être écrit qu'après un séjour de plusieurs années dans la capitale prussienne. Les rapprochements multiples qu'on y trouve entre Berlin, Londres et Paris décèlent un homme qui a beaucoup voyagé, beaucoup observé et beaucoup réfléchi en observant, et, ce qui vaut encore mieux, c'est le livre d'un homme qui aime et qui connaît la littérature allemande. Il y a là une forte garantie d'impartialité. Si, malgré les bonnes dispositions de l'auteur pour l'Allemagne en général, il n'est pas arrivé à aimer Berlin et les Berlinoises, il faut bien penser qu'il y a un peu de la faute des Berlinoises et de Berlin.

Luc Gersal nous donne d'abord la description extérieure et comme une vue panoramique de la capitale prussienne. Il reconnaît que l'impression qu'on éprouve au début est plutôt imposante, et une première promenade à travers ces rues droites, assez larges, bordées de hautes maisons en style de la Renaissance italienne ou allemande ne manque pas de confirmer le touriste dans cette impression favorable. Mais la désilla-

sion suit bientôt ; plus on demeure, plus on regarde de près, plus elle augmente. " Au bout de trois mois, ce qu'on éprouve c'est de la rage." En effet, dans ces longues rues d'une régularité monotone, rien n'arrête le regard, rien ne provoque l'admiration ou simplement la curiosité. Berlin ennue par sa banalité américaine, par ses prétentions de luxe et son manque de solidité foncière. C'est une ville que l'on dirait faite en carton-pâte, un jouet sorti tout neuf de sa boîte de Nuremberg. De ces hautes maisons surchargées d'ornements combien sont massives ? Combien ne sont que de la simple brique revêtue de ciment, enluminée de crépis aux tons criards ? " Tout y est faux : les colonnes, les pilastres qui imitent le granit sont en brique. Les cariatides ont été achetées toutes faites chez un fabricant de statues en zinc ; les sculptures, qu'on dirait taillées dans le vif de la façade, sont modelées en plâtre. Tout ce que l'industrie moderne a inventé dans le genre fécond du trompe-l'œil trouve ici son emploi." La pierre de taille est à peu près inconnue à Berlin. Quant aux monuments publics, on peut en citer tout juste deux qui aient quelque apparence ; le " Vieux-Château " et l'arsenal. Pour l'Opéra royal, il ressemble à un "magasin à fourrage", et l'université, " à une casemate." Le musée de peinture et de sculpture contemporaines n'est qu'un Parthénon d'imitation juché sur un soubassement ridicule.

Le véritable attrait de Berlin ne lui vient ni de ses vieux monuments médiocres ni du clinquant architectural de la ville nouvelle. Sa parure naturelle, ce sont les hautes futaies de son Thiergarten ; c'est la Sprée et la Havel, jetées comme une écharpe brillante en travers des plaines environnantes ; ce sont les beaux lacs calmes du Brandebourg, tout sillonnés de voiles et bordés de petites collines boisées.

Quelle est maintenant la vie économique, morale, intellectuelle du Berlin d'aujourd'hui ? Luc Gersil nous offre sur tous ces sujets une charmante et instructive série de chapitres. Il a tout vu : les salons et les bouges ; il a fréquenté les cours de l'université et les clubs socialistes. Il a causé avec les professeurs et les jour-

nalistes, les officiers et les littérateurs, les "voyous" et les courtisanes. Il décrit l'intérieur du bourgeois de Berlin, mais tout aussi soigneusement le sordide sous-sol du prolétaire, Il nous dit comment Berlin mange, boit et s'amuse. Il y a toute une monographie de la bière et une piquante étude de la vie de brasserie. Il nous dit les beuveries d'étudiants et les ripailles populaires, les fêtes et les foires locales. Il définit en un chapitre ce qu'est l'ancien esprit berlinois ce mélange de causticité blasé, d'effronterie naïve et d'humour bon enfant qui fait le *witz* du Berlinois de vieille roche, du véritable Athénien de la Sprée.

A côté de ce vieil esprit berlinois qui subsiste encore, mais qui se perd, Luc Gersil voit surgir un esprit nouveau, qui sera l'esprit de la capitale nouvelle quand se seront fondus davantage les éléments disparates que l'immigration allemande et étrangère y a agglomérés depuis sa récente prospérité. De cet esprit-là, qu'il a très curieusement observé, il n'a point à nous dire beaucoup de bien. Il y démêle une singulière grossièreté de préoccupations matérielles, un goût très imparfait des choses d'art et d'esprit, une tendance au *muffisme* américain qui était jusqu'à présent étrangère aux habitudes allemandes. Cet esprit superficiel et grossier, prétentieux et cassant est celui d'une grande partie de la nouvelle société berlinoise. On peut craindre qu'il ne s'infilte peu à peu dans la vie intellectuelle allemande tout entière. Dès lors, on est fondé à se demander si Berlin est propre à jouer le rôle d'une capitale intellectuelle, comme il y aspire à l'exemple de Paris. Et, considérant la place que tient aujourd'hui Berlin dans la vie intellectuelle de l'Allemagne, on peut douter que son influence ait été partout bienfaisante.

L'optimisme des Allemands actuels s'est refusé jusqu'à ce jour à envisager ce problème. Un étranger qui a vécu à Berlin et qui le compare à Londres ou à Paris en vient nécessairement à le poser. Il est visible que Berlin fait un immense effort pour centraliser la vie intellectuelle allemande. Berlin possède un outillage scientifique prodigieux, de belles collections d'art, des théâtres nombreux. Il cherche à ap-

peler à lui toutes les têtes pensantes et inventives de l'Allemagne. Mais le résultat est ridiculement disproportionné à l'effort qu'on a fait. Jamais l'Allemagne n'a été plus éloignée qu'aujourd'hui de l'hégémonie intellectuelle qu'elle a pu, avec vraisemblance, s'attribuer en d'autres temps. L'un des obstacles qui l'empêcheront le plus sûrement d'y arriver d'ici longtemps encore c'est la capitale intellectuelle qu'elle s'est donnée, c'est Berlin. Il semble que l'atmosphère même de cette triste ville soit fautive à l'originalité de la pensée. Elle n'a point l'intensité de culture qui fait qu'à Paris les idées semblent comme surgir entre les pavés. Il n'y a point à Berlin ce contact d'un public intelligent et d'une élite d'artiste qui fait que le goût public s'affine et que les artistes se sentent inspirés à produire. D'autre part, Berlin est trop agité, trop bruyant et trop turbulent pour favoriser le lent travail solitaire d'où sortent les œuvres éminentes.

Il ne s'est donc établi à Berlin, jusqu'ici, aucune tradition d'art et de littérature sous le nouveau régime. Berlin n'a ni une école de peintres ni une école de sculpteurs que l'histoire doive mentionner un jour. Berlin est friand de théâtre : les comédiens y sont choyés dans la meilleure société ; les auteurs dramatiques, pour peu qu'ils sortent de l'ordinaire, deviennent rapidement des personnages publics. Et cependant rien n'est comparable à la médiocrité des acteurs berlinois, mêmes réputés, si ce n'est la médiocrité des pièces nouvelles qu'on joue à Berlin. Dans le drame, on imite Dumas fils et Ibsen. Dans la comédie, on démarque purement et simplement les pièces françaises. Dans le roman, c'est l'imitation du réalisme français qui fait la loi : les romanciers berlinois sont tous plus ou moins élèves de Zola, de Daudet ou de Guy de Maupassant. Pour ce qui est de la poésie, c'est en vain que l'on chercherait un nom à citer. Et dans la science, où les Allemands savent exceller, la grande génération des Zeller, des Virchow, des Helmholtz, des Treitsche, que Berlin, à grands frais, avait attirés à lui, arrive à son déclin sans avoir laissé, semble-t-il, de successeurs digne d'elle.

Est-ce donc que Berlin a étouffé pour toujours

la pensée allemande ? Non, certes. Mais Berlin a nu passagèrement au développement intellectuel des Allemands. Berlin est assez fort pour éclipser beaucoup de petits centres provinciaux qui vivaient de leur vie intellectuelle. Il n'est pas encore assez riche de son propre fonds pour s'être fait une originalité et une âme à soi, pas assez fécond pour avoir enfanté un art, une littérature. Mais, dès lors, Berlin n'est pas encore appelé à jouer le rôle que lui attribuent les Allemands. Car, pour faire une *weltstadt*, il ne suffit pas de bâtir des lignes de tramways, un métropolitain et un réseau téléphonique. Il faut encore une société qui ait des traditions et qui donne le ton, il faut une originalité intellectuelle capable et digne de façonner l'esprit de tout un peuple et de rayonner au dehors. Tout cela manque encore à Berlin ; mais tout cela peut s'y développer un jour.

A Propos de l'âme Celtique

Les Celtes m'attirent et m'inquiètent.

Je ne puis—malgré moi, l'infini me tourmente.

Les Celtes, dans notre histoire, représentent le grand mystère des origines. Ils peuplent les ténèbres qui couvraient la face de la Gaule au temps où l'âme française future était portée sur les brouillards. "Au commencement, disait Faust en son laboratoire de métaphysique, était la parole ; non : la pensée ; non : la force ; non : l'action". Il s'arrête à ce terme, faute d'en trouver de plus concret. Ainsi les historiens : Au commencement étaient les Celtes. Ce qu'en écrit Michelet m'émeut ; ce qu'en dit Henri Martin me touche ; M. de la Villemarqué et ses anciens Bretons me rendent rêveurs. L'épisode de Velleda, dans les *Martyrs*, a été l'un des enchantements de ma jeunesse. L'étude de M. Renan sur la *Poésie des races celtiques* demeure un des enchantements de mon âge mûr. J'admire les effets de la grâce d'état et les révélations que plusieurs de nos contemporains reçoivent de l'âme celtique ; j'admire tout ce que cette belle expression embrasse d'idées, d'événements, de choses et de symboles ; j'admire, en son devenir

perpétuel, cette âme même, la plus sympathique qui se puisse concevoir, toujours en harmonie avec notre âme et où se reflètent insensiblement nos illusions de l'heure présente sur nous-mêmes et sur le monde. Plus j'avance dans l'expérience de la vie, plus j'éprouve de considération pour les druides, leur enseignement et leurs prédictions. Ils me paraissent les plus avisés des philosophes, les plus politiques des prophètes : ils n'ont rien écrit. Ils s'en sont remis à l'imagination de la postérité, s'assurant ainsi que leur cosmogonie serait toujours d'accord avec la science, leur métaphysique avec la mode et leur prédiction avec l'événement. Mais qu'en sait-on au juste et qu'y a-t-il d'historique dans tout cela. Est-ce une histoire qui se débrouille ? Est-ce une légende qui se déroule ?

Parmi nos modernes celtistes, il n'en est pas de plus curieux et de plus informé que M. Henri Gaidoz. On ne saurait assez louer l'étendue et la sûreté de sa science, l'acuité de sa critique, la souplesse, la pénétration, l'originalité de son esprit ; mais, sur le fond des choses, il laisse peu d'illusions : " C'est un sujet sur lequel il y aurait beaucoup à disserter, disait-il récemment à propos de l'âme celtique, considérée comme l'âme intérieure et profonde de la France, d'autant plus qu'il est difficile de dire avec quelle précision dans quelle proportion les Celtes ou Gaulois ont contribué à former la nation française " Soit, mais toute influence à part et sans prétendre retrouver les liens symboliques qui uniraient Vercingétorix, Jeanne d'Arc, le général Hoche et feraient procéder les Droits de l'homme de la doctrine des druides, possède-t-on sur les Celtes mêmes quelques données positives ? Fustel de Coulanges, qui n'était pas tendre aux légendes, n'admettait que les textes, réprouvait les commentaires et condamnait les conjectures par analogie, déclare que l'on ne sait presque rien des Celtes et qu'il est impertinent de prétendre en savoir davantage. Quatre ou cinq pages de César sur les mœurs générales du pays, quelques mots de Strabon, quelques pierres et quelques tombeaux : voilà tous les documents et il faut s'en contenter. " Il est possible que ces peuples aient connu l'écriture ; mais il est certain que nous n'avons d'eux aucun texte écrit :

pas un livre, pas une inscription, pas une monnaie. " Que devint la doctrine des druides ? On croit en retrouver quelques vestiges dans le pays de Galles et dans l'Irlande ; mais il est bien certain qu'en Gaule on n'en trouve plus la moindre trace... Il y a une école historique en Allemagne qui aime à parler des anciens Germains, comme une école historique en France se plaît à parler des anciens Gaulois. On ne connaît pas plus les uns que les autres ; mais on se figure que le patriotisme éclaircisse les ténèbres et qu'il décuple le peu de renseignements que l'on possède... J'avoue n'avoir pas la hardiesse de ceux qui se servent de lois galloises ou irlandaises du moyen âge pour en déduire ce que furent les Gaulois d'avant notre ère. "

Voilà, par cet arrêt, les Celtes proscrits hors des confins de la science et leurs historiens relégués dans les ténèbres extérieures. Heureusement que Fustel n'a point étendu aux habitants primitifs de l'Italie, aux Hellènes, voire aux Aryas, cette doctrine exclusive et absolue : il eût privé la France d'un lumineux chef d'œuvre la *Cité antique*, où son génie de conjecture et son talent de synthèse ont su exprimer des monuments les plus divers et les plus confus l'âme, on pourrait dire la conscience de l'antique humanité... Un savant, l'un des plus érudits, des plus ingénieux et inventifs, dont les connaissances, aussi sûres que variées, embrassent toute l'histoire de France, philologue, archiviste, historien avant tout, M. d'Arbois de Jubainville a cru pouvoir légitimement appliquer à l'étude du monde celtique la méthode que Fustel avait appliquée à la Grèce et à Rome et qui est, en définitive, la méthode de la grande histoire humaine et sociale.

Le fameux Macpherson était un *file*, mais le moins inconscient du monde. Le "voyant" se doublait en lui d'un subtil mystificateur. Cette doublure fit son succès. Si l'ingénieur écossais, dit M. d'Arbois, " avait publié, en 1762, un recueil de traductions des monuments irlandais originaux, ces traductions auraient probablement trouvé, tout au plus, dans l'Europe entière une centaine de lecteurs... Herder, Gœthe le marquis de Saint Simon n'auraient éprouvé pour elle d'autre sentiment que le mépris ; jamais

Napoléon n'en aurait entendu parler. Macpherson, dans son œuvre soi-disant gaélique, a presque toujours exprimé les idées de ses contemporains ; son Ossian et les guerriers que chante cet Ossian pensent à peu près comme les gens lettrés du dix-huitième siècle ; ceux des hommes du dix-huitième siècle qui avaient l'esprit cultivé et, comme on disait, le cœur "sensible" ont été heureux de se reconnaître et de s'admirer eux-mêmes, à de très légères réserves près, sous des noms celtiques, dans des textes auxquels on attribuait la plus haute antiquité." L'âme celtique était alors imprégnée de Rousseau, comme elle l'est, aujourd'hui, de Michelet, de Renan et, au besoin, de Schopenhauer : c'est, en ses migrations vers l'idéal, une âme pleine d'à-propos. "Oh ! disait Montaigne, furieux avantage de l'opportunité !"

M. d'Arbois a eu l'idée très heureuse de rapprocher plusieurs de ces textes primitifs des amplifications de Macpherson. C'est, en son livre savant et grave, la part du divertissement et le ragoût des curieux. Il est impossible d'être plus dissemblable que les Celtes *sensibles* de Macpherson. Le costume d'abord et la mise en scène, le décor, l'accessoire, la machine, qui occupent tant de place dans le drame lyrique moderne. Les héros de Macpherson sortent toujours de la coulisse en belle tenue d'opéra, drapés de laine blanche s'ils sont vieux, cuirassés d'acier brillant s'ils sont jeunes ; la barbe blonde et soyeuse, les cheveux flottants en boucles dorées, les yeux bleus vagues et profonds comme la mer, "les joues empourprées comme la digitale", à moins qu'ils n'aient "les cheveux noirs comme le corbeau, les joues rouges comme le sang" avec des yeux bruns, fiers et dominateurs : j'ai entendu soutenir l'une et l'autre opinion, les textes en main, avec une égale autorité, et j'incline à penser que chez les anciens Celtes, comme dans l'Irlande et dans la Bretagne d'aujourd'hui, il y avait des bruns et des blonds, aussi authentiques les uns que les autres. Passons. Au-dessus de la tête des héros, jeunes ou vieux, bruns ou blonds, à tout âge et dans toute circonstance de la vie, la lune, toujours dans son plein ; à leurs pieds, le torrent, toujours mugissant. Leurs plaisirs sont purs et leurs divertissements sublimes ; "Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte, sur des nuages flottants, les esprits des aïeux à la pâle clarté de la lune, entendre dans la montagne les gémissements des génies des cavernes à moitié étouffés dans le rugissement du torrent de la forêt et les soupirs de la jeune fille agoni-

sante près des quatre pierres couvertes de mousse qui couvrent le héros, noblement mort, qui fut son bien-aimé..."

Si je me reporte aux vieux poèmes, j'y trouve les héros peu enclins à s'énerver en ces contemplations. Ils n'étaient pas encore mûrs pour l'éternel pressentiment des harmonies qui ne se résolvent jamais. Ils préférèrent aux mélancolies du clair de lune les larges ripailles dans les salles basses, à la lueur fumeuse des torches, ils se battent, ils aiment, naturellement, à leur manière brutale. Ils se disputent les pouvoirs, les femmes, la primauté surtout : c'est le seul chapitre où ils raffinent. Ceux qui entendent l'herbe pousser discernent peut-être en ces querelles de préséance l'embryon du point d'honneur ; mais j'ai oui dire qu'il en était de même chez tous les barbares. Ils recherchent la gloire et les grands profits : quand ils sont à jeu, ils cultivent la justice. D'ailleurs, ils sont énormes, et ce sont de bons géants. "Fergus, fils de Røgg, était vraiment un homme de grande taille. Le septième de la personne de ce Fergus dépassait la personne entière de tout autre. On comptait sept pieds entre son oreille et sa bouche ; sept mains d'homme auraient tenu entre ses deux yeux ; autant sur la longueur de son nez... Il fallait sept femmes pour prendre soin de lui... sept cochons par jour, sept cuves de bière et sept bœufs pour le nourrir et le désaltérer." D'après ces guerriers, on peut imaginer le roi et quels hommages rendus à sa vaillance et à sa justice!

"Il n'y eut pas sur terre un homme qui fût plus sage ni qui rendit de meilleurs jugements que lui. Jamais il ne rendit de faux jugements, et ses dons n'avaient pas de mesure... Les Ulates lui rendirent un grand honneur. Tout homme en Ulster lui donnait sa fille adulte, la première nuit, pour qu'il fût son époux... Chaque homme d'Ulster lui donnait l'hospitalité une nuit et sa femme cette nuit-là..." Les festins sont à la hauteur des appétits. Le porc y occupe la place d'honneur. Le cochon du roi Mac-Dátho est un animal merveilleux, un des héros du cycle. Cependant le roi fit tuer en l'honneur de ces hôtes ce cochon, "que trois cents vaches avaient nourri sept années durant" et pour qui "furent massacrés bien des guerriers d'Irlande"... "On l'apporta ; quarante bœufs étaient étendus en travers. Il y avait encore beaucoup d'autres viandes..." Je songe aux festins délicats des héros d'Ossian et je pense, malgré moi, au livre de Boileau : les vieux Celtes en auraient jugé comme Boileau de son lièvre, "flanqué de six poulets étiques"... Je pense aussi, malgré moi,

aux bons géants français, nos amis, sinon nos ancêtres. J'imagine que, si quelque neveu de Conchobar passant sur le continent, vers la fin du quinzième siècle, se mit au régime du vin dans les tavernes voisines de la Seine et au régime de la philosophie aristotélique dans les écoles de la montagne Sainte-Geneviève, il y rencontra le bon Pantagruel, découvrit qu'ils avaient quelque part un auteur commun et s'ébaudit avec lui aux farces de Pauurge.

Les Celtes de Macpherson prennent mal la plaisanterie. Ils inclinent vers le spleen, et, comme ils ont changé de tempérament, ils ont changé de noms. De même que les Valère, les Aleeste, les Cléante, les Ergaste du dix septième siècle se transforment en Saint-Preux, Werther, Valmont, Léonce, René, Nelvil, on voit Cû-Chulainn, se jugeant disgracieux sous cet aspect, s'habiller en Clessamor ; Conchobar se transforme en Fingal, ce que d'autres peut-être eussent fait à sa place : Aiffi devient Moïna, Coulaoch devient Carthon qui, chez Baour-Lormiau, devient à son tour Elmor.

Je ne puis donner qu'un exemple du contraste, très piquant, que procure le rapprochement des textes. Je prends le plus caractéristique. Il est un peu cru, j'en prévient le lecteur, mais la crudité, ici, est la seule vraie couleur locale. Écoutons Macpherson :

“ Fille du ciel, ô lune, que tu est belle !... Nathos—fils d'Usnoth, souverain d'Ethà— est sur l'abîme des mers... Il fuit avec ses frères la fureur de Cairbar... Quel est près d'eux ce jeune objet dont la nuit a voilé la beauté ? C'est Darthula, la première des filles d'Eriu. Elle a pris la fuite avec Nathos pour se dérober à l'amour de Cairbar... Aimable héros, quand tu vis la terre des étrangers, que tu parus charmant aux yeux de Darthula ! Ton visage avait la douceur des premiers rayons de l'aurore ; la noirceur de ta chevelure égalait celle du corbeau. Ton âme était calme comme l'heure où le soleil disparaît dans l'onde... Mais, dans la fureur des combats, tu ressemblais à une mer agitée... Ainsi te vit Darthula du haut des tours du palais de ses pères. À ta vue, elle sentit son cœur palpiter : “ Que tu es aimable, jeune étranger, disait-elle, que tu es beau dans les combats ! Ami de l'infortuné Cormac, pourquoi te laisses-tu emporter à ton bouillant courage ? Heureux des rochers d'Ethà ! Ils verront les pas de mon amant, ils verront son sein d'albâtre quand les vents soulèveront sa noire chevelure.” Telle furent tes paroles, ô Darthula, sur tes tours couvertes de mousse..

Voyons l'original. Nathos, le héros, est redevenu Noisé ; Danthula, l'héroïne, se nomme Derdrin ; le tyran, Cairbar, c'est le bon Conchobar lui-même, roi des Ulates. Derdrin est sa pupille, et il se l'entend réserver.

Noisé était seul sur ce rejet de terre qui servait de rempart au château d'Emain, et, de sa voix de ténor, il chantait. Combien était douce la voix de ténor du fils d'Usuech ! Toute vache, toute femelle qui l'entendait donnait deux tiers de lait de plus... Derdrin, s'échappant bien vite, s'approcha de lui. D'abord, il ne sut pas qui elle était. “ Elle est belle, dit-il, la génisse qui passe près de vous.— Il faut bien, répondit-elle, que les génisses, quand elle sont grandes, aillent où vont les taureaux.—Tu a près de toi, reprit Noisé, le taureau de la province, le roi des Ulates.—Je veux répliqua Derdrin, faire mon choix entre vous deux, et ce que je prétends prendre c'est un petit taureau comme toi.—Non, dit Noisé (il savait, par la prophétie de Cathba, qu'il arriverait du mal à cause de Derdrin).—Est-ce que tu me refuses ? demanda-t-elle.—Oui, certes répondit-il.” Là-dessus, elle s'élança près de lui le prend par les deux oreilles. “ À ces deux oreilles, s'écrie-t-elle, s'attacheront la honte et le ridicule, si tu ne m'emènes avec toi.— Éloigne, toi, ô femme, répliqua Noisé.— Je serai à toi, dit-elle.” Il n'eut pas le courage de lui résister. De sa voix de ténor, il chanta. Quand les Ulates entendirent sa voix de ténor, ils se levèrent et commencèrent à lutter les uns contre les autres.

Tel fut ton madrigal, ô Derdrin, deux siècles avant que Macpherson, Écossais prestigieux, ne t'aspergeât de l'eau de son torrent et ne te métamorphosât en *jeune objet sensible* ! Comment et par quelles mystérieuses évolutions à ravir un Darwin ces Celtes ingénus ont-ils engendré nos chevaliers au cygne, nos Parsifal, nos Merliu raisonnateurs, compliqués ; mythiques et symboliques ? La dernière partie du *Cours de littérature celtique* permet de le pressentir. On y voit commencer le grand pèlerinage des vieux Celtes vers l'idéal, à travers les océans fantastiques et les îles remplies des bizarres enchantements. “ Ad-Finn, *ardénaid* chef savant d'Irlande, arrangea cette histoire comme elle l'est actuellement ; il le fit pour réjouir dans la suite l'esprit des hommes d'Irlande.” Ainsi s'achève le poème et l'auteur donne en ces mots le secret de l'évolution de la légende.

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

JULY



Scientific American Agency for
PATENTS
 CAVEATS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.
 For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly Illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois ans j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

Wanted—An Idea
 Can think
 the simple
 patent?
 Next your idea for money, health
 the J. B. N. A. Co. Patent Attorney
 124 Washington, D.C. Their \$1,000 prize offer
 a list of two hundred inventions wanted.